

HOMÉLIE 2

«C'est pourquoi, depuis le jour que nous l'avons appris, nous ne cessons de prier pour vous, et de demander à Dieu qu'il vous communique pleinement la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, lui étant agréables en toute chose, portant des fruits en toute sorte de bonnes choses, et vous avançant dans la connaissance de Dieu.»

1. «C'est pourquoi.» Que veut dire ici l'Apôtre ? Parce que nous avons été informés de votre foi et de votre charité. Les excellentes nouvelles que nous avons apprises nous encouragent à demander encore mieux pour l'avenir. De même que, dans les combats du stade, on excite de préférence les athlètes les plus proches de la victoire; de même Paul adresse de préférence ses exhortations à ceux des fidèles qui faisaient les plus rapides progrès dans le bien. «Depuis le jour que nous l'avons appris, nous ne cessons, dit-il, de prier pour vous.» Ce n'est pas seulement un jour, ni deux ni trois, que nous prions. En quoi il leur témoigne sa charité, tout en leur donnant à entendre qu'ils n'ont point encore atteint le but, par ces paroles : «Afin que Dieu vous communique pleinement;» de même que par celles-ci : «Lui étant agréables en toute chose, en toute sorte de bonnes œuvres;» et encore ces autres : «Remplis de toute sorte de vertus;» et enfin : «En toute patience et longanimité.» Manifestement ce qualificatif «tout, en toute sorte,» indique l'intention formelle en celui qui l'emploie, d'attribuer une partie de ces vertus, sinon toutes, aux personnes dont il est question.

«Que vous soyez remplis.» Paul ne dit pas : afin que vous receviez; car ils avaient déjà reçu. Il dit : «Que vous soyez remplis» de ce qui vous manque encore. De la sorte, le reproche qu'il leur fait entendre ne les blesse pas outre mesure, et l'éloge qu'il leur adresse les préserve du découragement par l'accent de sincérité qu'il respire. Et que signifient ces paroles : «Que Dieu vous communique pleinement la connaissance de sa volonté ?» C'est le Fils, non un ange, qui doit vous mener à Dieu. Que vous ayez besoin d'un guide, vous le savez : il vous reste maintenant à savoir pourquoi Dieu a précisément envoyé son Fils. Or, si les anges avaient dû opérer notre salut, Dieu n'aurait ni envoyé, ni livré son Fils. «En toute sagesse et en toute intelligence spirituelle.» Comme les sages de ce monde les trompaient : Je veux, leur dit l'Apôtre, que vous soyez pénétrés de la sagesse spirituelle, non de la sagesse qui vient des hommes. Si la sagesse spirituelle nous est nécessaire pour connaître la volonté de Dieu, pour connaître sa nature nous avons besoin de continuelles prières. Nous apprenons ici que Paul prie depuis ce temps et qu'il n'a cessé de prier; telle est la signification de ce passage : «Depuis le jour que nous l'avons appris.» Il en résulte aussi une charge accablante pour les fidèles, dans le cas où ils n'auraient retiré aucun secours de ces prières incessantes. «Et de demander,» poursuit l'Apôtre, avec instance, sûrement, ce qu'il a dit plus haut : «Vous avez connu;» le prouve. Mais il reste encore autre chose à connaître. «Que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur.» Il est ici question de la vie et des œuvres : c'est l'usage de Paul d'unir inséparablement la foi et la conduite. «Lui étant agréables en toute chose.» Et comment lui plaire ainsi ? «Portant des fruits en toute sorte de bonnes œuvres, et vous avançant dans la connaissance de Dieu.» Puisqu'il s'est révélé pleinement à votre intelligence, et puisque vous avez été gratifiés de si abondantes lumières, mettez votre vie à la hauteur de votre foi. Or, cette foi réclame une vie beaucoup plus parfaite que votre vie passée. Voyez, en effet, de quelle vertu a besoin l'homme qui connaît Dieu, qui a été honoré du titre de serviteur, que dis-je ? d'enfant de Dieu. «Que, forts de toute sorte de vertus.» C'est une allusion aux épreuves et aux persécutions qui les attendent. Nous prions Dieu de vous animer d'une telle ardeur, que vous ne vous abandonniez ni à la négligence ni au découragement. «Par sa glorieuse puissance.» Puissiez-vous recevoir une ferveur telle qu'il convient à un Dieu si glorieux et si puissant de la donner. «En toute patience et toute longanimité.» Voici la pensée de l'Apôtre : Ce que nous demandons instamment, c'est que vous meniez une vie sans tache et digne de votre profession de fidèles, que vous restiez fermes comme il convient à des hommes forts de la force même de Dieu. Jusqu'à présent il ne parle point de doctrine, il ne sort pas de la question morale, à propos de laquelle il n'a nul reproche à formuler. Sa part d'éloge faite, il passe à ce qu'il veut blâmer.

Telle est invariablement, dans ses Epîtres, la marche qu'il observe. A-t-il à louer en certains points, à blâmer en d'autres, il commence par l'éloge avant que d'aborder le blâme. Les paroles élogieuses lui concilient la bienveillance et l'intérêt de ses auditeurs, auxquels il

prouve ainsi que ses reproches ne sont inspirés par aucun ressentiment personnel, et que, désirant vivement ne leur adresser que des éloges, il ne cède en faisant différemment qu'à la nécessité. Ainsi en agit-il dans sa première Epître aux Corinthiens. Après les avoir loués grandement de l'affection qu'ils lui conservaient, il prend occasion du crime de l'un d'eux pour leur faire ses reproches. Dans son Epître aux Galates il ne suit pas cette marche, au contraire; ou plutôt, si l'on y fait bien attention, on verra que l'éloge y précède également le blâme. Paul n'avait aucune vertu à signaler chez eux; les reproches à leur adresser étaient graves; le désordre était général; comme ils étaient d'ailleurs assez faibles pour ne pas le pouvoir entendre, l'Apôtre commence ses reproches par ce mot : «Je suis étonné.» Langage qui renferme un véritable éloge. Plus loin, Paul les félicite, non de leurs sentiments actuels, mais de leurs sentiments passés, et s'exprime ainsi : «Si cela eût été possible, vous m'eussiez donné vos propres yeux.» (Gal 1,6; 4,15)

2. «Portant des fruits» par vos bonnes œuvres. «Fortifiés,» contre les tentations. «En toute patience et longanimité.» En toute longanimité entre vous, en toute patience envers les Gentils. La longanimité consiste à supporter les personnes de qui l'on pourrait tirer vengeance; la patience, à supporter les personnes de qui l'on ne pourrait pas se venger. Voilà pourquoi l'on n'attribue jamais à Dieu la patience proprement dite, tandis qu'en bien des cas la longanimité lui est attribuée. Paul ne le fait-il pas lui-même dans ce passage de l'Epître aux Romains : «Mépriseriez-vous donc les trésors de sa bonté, de sa mansuétude et de sa longanimité ?» (Rom 2,4) «En toute.» Pas maintenant, mais plus tard ce sera différent. «En toute sagesse et intelligence spirituelle.» Il n'est pas possible de connaître par un autre moyen la volonté de Dieu. Ils croyaient bien ne pas ignorer cette volonté; mais leur sagesse n'était pas une sagesse spirituelle. «Afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur.» Voilà le vrai chemin de la plus parfaite vertu. Celui qui connaîtra la miséricorde de Dieu, et il la connaîtra sûrement en le voyant livrer son Fils et ressentira pour le bien une plus grande ardeur. Du reste, nous ne prions pas seulement pour que vous appreniez à connaître, mais aussi pour que votre science se montre dans vos actes; posséder la science du bien et ne pas la pratiquer, c'est se rendre digne du châtement. «Afin que vous marchiez;» pas une fois, mais toujours. Si le mouvement nous est absolument nécessaire, faire le bien l'est également. L'Apôtre emploie d'ordinaire cette métaphore pour désigner une vie de bien, et pour nous rappeler que telle est la vie qui nous est proposée; en quoi elle n'a rien de commun avec la vie du monde. Voici un langage des plus élevés : «Afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur,» et «en toute sorte de bonnes œuvres;» de façon à grandir toujours sans interruption aucune. Ce qu'il exprime ainsi par cette métaphore : «Portant des fruits et vous avançant dans la connaissance de Dieu;» revêtus de la force même de Dieu, autant qu'un homme peut en être revêtu. «Par la puissance.» Langage bien encourageant. Il n'y a pas : Sa vertu, mais : «sa puissance,» expression encore beaucoup plus énergique. «Par la puissance de sa gloire.» C'est que la gloire de Dieu triomphe partout. Voilà déjà une consolation pour vous, d'en arriver de l'opprobre où vous étiez à marcher de nouveau d'une manière digne de Dieu. L'Apôtre parle ici du Fils; c'est le Fils dont la domination s'étend sur la terre et jusqu'aux cieux, dont la gloire remplit l'univers. Paul ne veut pas seulement qu'ils soient fortifiés, mais qu'ils le soient comme doivent l'être les serviteurs d'un aussi puissant maître. «Dans la connaissance de Dieu.» Il indique en même temps la raison de cette connaissance. Connaître Dieu autrement qu'il ne convient, c'est une erreur, puisque ignorer le Fils, c'est ignorer le Père même. La connaissance de Dieu est absolument nécessaire; sans elle les actes ne serviraient de rien.

«En toute patience et longanimité, pleins de joie, rendant grâces à Dieu.» Ayant le dessein de les exhorter au bien, il ne leur parle pas de la récompense qui les attend; il l'a suffisamment indiquée au commencement en ces termes : «Dans l'espérance des biens qui vous sont réservés aux cieux.» Ici, Paul ne les entretient que des biens déjà reçus; ceux-ci donnent droit à ceux-là. Ainsi procède l'Apôtre en maintes circonstances. Les biens déjà reçus sont une garantie et un encouragement pour les fidèles. «Pleins de joie, rendant grâces à Dieu.» Voici la liaison des idées : Nous ne cessons de prier pour vous et de rendre grâces pour le passé. Voyez-vous en quels termes il se dispose à parler du Fils ? Si nous sommes heureux d'exprimer notre gratitude, il s'agit donc de choses importantes. On peut rendre grâces sous l'action de la crainte, on peut le faire aussi dans l'affliction; Job le faisait, par exemple, au fort de ses infortunes. «Le Seigneur, disait-il, me l'avait donné; le Seigneur me l'a ôté.» (Job 1,21) Qu'on ne prétende pas ce juste indifférent à tous les maux qui l'avaient frappé, insensible à ces coups; ce serait lui dénier son principal mérite. Cela étant, ce n'est ni sous l'impression de la crainte, ni seulement en considération de la puissance de Dieu, mais en considérant la

nature des choses même, que «nous rendons grâces à celui qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière.» Parole profonde que celle-là ! Telle est la grandeur des biens que nous avons reçus, dit l'Apôtre, qu'avec ces biens Dieu nous a donné la dignité voulue pour les recevoir. Les expressions, «A celui qui nous a rendus dignes,» font ressortir la grandeur de ce bienfait. Un simple particulier parvenu au souverain pouvoir, pourra bien conférer à qui lui plaira le gouvernement d'une province; mais, s'il lui est facile de lui conférer cette fonction, il ne pourra pas lui donner par cela même la capacité nécessaire pour la bien remplir; souvent une élévation de ce genre ne procure à qui en est l'objet que du ridicule. Si l'on pouvait, tout en élevant quelqu'un à une dignité importante, lui conférer par cela même la capacité nécessaire, alors, oui, cette élévation constituerait un honneur véritable. Or, telle est la pensée de l'Apôtre : non seulement Dieu nous a élevés à une dignité sublime, mais il nous a rendus aptes à la bien remplir.

3. Un double honneur nous est donc fait : Dieu nous donne, et il nous élève à la hauteur de ce don. Il n'a pas dit simplement : «A celui qui nous a donné;» il ajoute : «A celui qui nous a rendus dignes et capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. » C'est-à-dire : A celui qui nous a donné place parmi les saints. La pensée de l'Apôtre s'étend même plus loin. Non seulement Dieu nous a donné place parmi les saints, mais il nous a donné droit aux mêmes biens. On désigne sous le nom de part la quantité que chacun reçoit. Or, un homme peut habiter la même cité qu'un autre, et ne pas jouir cependant des mêmes biens; mais avoir la même part et ne pas jouir des mêmes biens, cela ne saurait être. On peut encore avoir part au même héritage et ne pas recevoir la même portion. Ainsi nous sommes tous dans le cas de participer au même héritage, et nous n'avons pas tous néanmoins le même lot. Mais ici les deux choses sont exprimées, et l'héritage et le lot. Pourquoi l'Apôtre parle-t-il de lot ? C'est que personne ne saurait prétendre par ses seules vertus au royaume des cieux : le lot étant plutôt une affaire de bonne fortune, Paul nous rappelle que nos bonnes œuvres ne nous mériteront jamais elles seules la possession du ciel, et que c'est de la munificence divine que nous devons le recevoir. De là ce langage du Christ : «Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, ce que nous avons dû faire, nous l'avons fait.» (Lc 17,10) «D'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière.»

Dans la connaissance parfaite. A mon sens, Paul embrasse dans sa pensée le présent et l'avenir. Après cela il montre quels traitements nous avons mérités. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est pas seulement d'avoir été admis au royaume de Dieu, mais encore de l'avoir été, misérables comme nous l'étions : ce qui établit une différence importante. Paul va l'indiquer ici, comme il l'a fait dans son Epître aux Romains : «A peine quelqu'un voudrait-il mourir pour un juste. Peut-être même que personne n'aurait le courage dû mourir pour un homme de bien.» (Rom 5,7) «A celui qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres.» C'est à Dieu que tout revient, et ces premiers et ces seconds bienfaits : ce qui nous arrive de bien ne nous appartient jamais. «A la puissance des ténèbres;» au joug de l'erreur, à la tyrannie du diable. Il n'y a pas seulement : Aux ténèbres, mais bien : «A la puissance.» Le diable, en effet, exerçait sur nous une grande puissance, et faisait peser sur les hommes son empire. C'est déjà bien triste d'être dans la dépendance de l'esprit du mal; être sous sa pleine puissance, c'est le comble du malheur. «Et qui nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour.» Il ne s'est pas borné, pour nous témoigner sa tendresse, à nous arracher à la puissance des ténèbres : sans doute, c'est un grand bienfait que d'en être retiré; mais c'en est un plus grand encore d'être reçu dans le royaume de Dieu. Voyez-vous la multiplicité des dons qui nous sont faits ? Nous gisons au fond de l'abîme, et Dieu nous en a retirés : non content de nous en retirer, il nous a introduits dans son royaume. «Qui nous a arrachés.» Remarquez cette expression «arrachés,» au lieu de retirés; c'est pour nous faire comprendre une profonde misère, et l'horreur de leur captivité.

Voici maintenant qui rend à merveille la puissance irrésistible de Dieu. «Et qui nous a transportés;» comme qui transporte un soldat d'une gloire dans une autre. «Transportés,» et non, changés, transformés, ce qui eût par trop annulé ceux qui en avaient été l'objet. Par le mot «transportés,» la part de chacun est déterminée, soit la nôtre, soit celle de Dieu. «Dans le royaume du Fils de son amour.» Non pas, dans le royaume des cieux; les termes que Paul emploie sont plus nobles et plus élevés : «le royaume du Fils;» de gloire plus grande que celle-là, il n'en aurait été. «Si nous souffrons avec lui, dit ailleurs dans le même sens l'Apôtre, nous régnerons avec lui.» (II Tim 2,12) Nous sommes admis aux mêmes honneurs que le Fils. Ce qui est plus frappant, l'Apôtre ajoute : «Bien-aimé.» Voilà donc les ennemis de Dieu, transportés des ténèbres où ils étaient plongés dans le séjour même du Fils, admis à partager sa gloire. La progression que suit Paul est à noter. Pour nous donner une haute idée du bienfait

que Dieu nous a octroyé, il parle d'abord de royaume, puis du royaume du Fils, puis encore du Fils bien-aimé, enfin de la dignité suréminente de sa nature. Que dit-il en effet ? «Du Fils, qui est l'image du Dieu invisible.» Toutefois il n'aborde pas sur-le-champ cette idée; il signale auparavant le bien qui nous a été fait. Vous eussiez pu croire qu'en attribuant cette grâce au Père, Paul en excluait le Fils : aussi l'attribue-t-il tout entière au Père et tout entière au Fils. Le Père nous a transportés; le Fils nous en a mérité la faveur. Ces paroles : «Qui sont arrachés de la puissance des ténèbres,» énoncent la même pensée que celle-ci : «En qui nous avons la rédemption, la rémission de nos péchés.» Si nos péchés n'étaient point remis, nous ne serions pas introduits dans le divin royaume. Voici encore les mots : «En qui» Le grec, *απολυτρωσιν*, beaucoup plus énergique que *λυτρωσιν*, exprime l'idée, non d'une rédemption ordinaire, mais d'une rédemption parfaite et irrévocable, telle que désormais nous n'aurons plus à redouter de chute ni de mort. «Qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature.» Nous touchons à une question dénaturée par l'hérésie : nous ne la traiterons pas aujourd'hui, et nous renverrons à demain les développements, que votre piété désire. S'il fallait ajouter encore quelque chose, nous dirions que l'œuvre du Fils est plus importante. Comment ? Impossible que le royaume nous soit donné tant que nous demeurerons dans le péché; le donner, quand nous avons été justifiés, rien de plus facile. Donc la rédemption a facilité l'admission au ciel. Qu'est-ce à dire ? Le Fils vous a retiré du péché; donc vous lui êtes en partie redevable du salut. L'Apôtre établit ainsi comme la base du dogme.

4. Encore une observation, et nous mettrons un terme à cet entretien. Cette observation, quelle est-elle ? Puisque nous avons été favorisés d'un si grand bienfait, il est juste que nous en conservions éternellement le souvenir, que nous ne cessions de penser et au don que Dieu nous a fait, et aux maux dont il nous a délivrés, et aux biens que nous avons obtenus : de cette manière nous serons vraiment reconnaissants, et notre amour envers Dieu augmentera. Que dites-vous, ô homme ? Vous êtes appelé à posséder un royaume, et le royaume du Fils de Dieu; et vous êtes là hésitant, froid et dans la torpeur ? Vous fallût-il braver chaque jour mille morts, ne devriez-vous pas les affronter sans crainte ? Pour arriver à une charge publique, qu'y a-t-il que vous ne supportiez pas ? Et quand il s'agit du royaume du Fils unique, vous ne braveriez pas mille glaives, vous ne vous précipiteriez pas dans le feu ? Encore le plus grand mal n'est-il point celui-là : c'est plutôt de vous désoler, lorsque le moment de quitter ce monde arrive, et de vous plaire ici-bas, tant vous êtes attaché à cette vie corporelle. Que signifie cette conduite ? Estimeriez-vous donc la mort redoutable ? S'il en est ainsi, prenez-vous-en à la mollesse et à l'oisiveté : l'homme qui mène une vie pénible voudrait avoir des ailes pour s'envoler et se délivrer de cette vie. Il nous arrive la même chose qu'aux petits oiseaux qui, affaiblis par le séjour du nid, y veulent demeurer toujours. Plus nous resterons en ce monde, plus notre faiblesse augmentera. Est-ce que la vie présente n'est pas comparable à un nid ? n'est-elle pas formée de fange et de boue ? Vous avez beau me montrer ces grands édifices, ces palais étincelants d'or et de pierreries; à mes yeux ils ne valent pas mieux que des nids d'hirondelles. L'hiver venu, ils s'écrouleront sans retour; j'appelle hiver ce jour qui sera le dernier, encore qu'il ne soit pas hiver pour tous : Dieu le désigne tantôt sous le nom de jour, tantôt sous le nom de nuit : de jour, en considération des justes; de nuit, relativement aux pécheurs. C'est dans le même sens que je le désigne sous le nom d'hiver. Si, durant l'été, nous n'acquérons pas assez de forces pour prendre notre essor, l'hiver venu, nos mères ne seront pas là pour nous prendre et nous empêcher, soit de mourir de faim, soit de périr quand le nid tombera. En ce jour-là, Dieu enlèvera ce qui existe, aussi aisément, et plus aisément même qu'on n'enlève un nid; il restaurera et rétablira dans l'harmonie toute chose. Les âmes appesanties qui ne sauraient s'envoler au-devant du Christ dans les airs, et qui, nourries dans la mollesse, ne peuvent désormais prendre un rapide essor, seront punies en conséquence. Si les petits de l'hirondelle, le nid tombé, périssent aussitôt, nous, au lieu de périr à l'instant même, nous serons éternellement châtiés. Ce sera vraiment l'hiver alors, ou plutôt quelque chose de plus terrible encore. Au lieu des eaux torrentielles, ce seront des torrents de feu; au lieu de ténébreuses nuées, ce seront des ténèbres impénétrables et complètes : ni le ciel ni la terre ne pourront se voir, et les hommes éprouveront plus d'angoisses que les malheureux que la terre engloutit.

Ce langage, nous le tenons souvent, et nous n'en sommes pas mieux écoutés de quelques fidèles. Au surplus, pourquoi nous en étonner ? Ce qui nous arrive, à nous pauvres et petits, quand nous vous prêchons ces vérités n'arrivait-il pas aux prophètes quand ils annonçaient et ces vérités mêmes, et la guerre et la captivité ? Jérémie gourmandait Sédécias, et Sédécias demeurait insensible. Aussi les prophètes s'écriaient-ils : «Malheur à ceux qui disent : Puissent s'accomplir prochainement les choses que Dieu doit faire, afin que nous les

voyions; viennent les desseins du Saint d'Israël, afin que nous les connaissions.» (Is 54,19) N'en soyons pas surpris. Les hommes qui voyaient l'arche se construire, ne croyaient pas d'abord; ils ne crurent qu'en un temps où la foi ne servait plus à rien. Les habitants de Sodome ne comptaient pas non plus sur les menaces divines; ils n'y crurent que lorsqu'il n'était plus temps. Mais à quoi bon parler de choses à venir ? Qui se fût attendu aux calamités qui éclatent en divers pays, aux tremblements de terre, aux villes détruites ? Et pourtant, nous avons plus de raisons de nous y attendre que les contemporains du déluge. La preuve en est que ces derniers n'avaient aucun autre exemple, ni l'Ecriture sous les yeux; tandis que nous, nous avons devant nous une foule de traits, soit présents, soit passés, qui eussent dû nous éclairer. D'où est venue l'incrédulité de ces hommes ? De leur sensualité. Ils buvaient et mangeaient, et par suite ils ne croyaient pas. Lorsqu'on désire une chose, on y pense constamment, on y compte, et, dans ceux qui nous en détournent, on ne voit que des rêveurs.

3. Qu'il n'en soit pas ainsi de nous; il ne s'agit pas d'un déluge, ni d'un châtiment dont la mort est le terme, mais de châtiments qui commenceront à la mort pour ceux qui ne croient pas au jugement. Et qui donc en est revenu, direz-vous, pour nous l'affirmer ? Si vous parlez de la sorte en vous jouant, vous faites mal : il ne faut pas se jouer en pareille matière; il n'est pas ici question de choses légères, mais des choses les plus terribles. Si vous parlez sérieusement et si vous pensez qu'il n'y a plus rien après cette vie, comment osez-vous vous dire chrétien ? car je ne m'occupe pas de ce que pensent ceux du dehors. Pourquoi recevez-vous l'eau de la régénération ? pourquoi venez-vous à l'église ? Est-ce que nous vous promettons des honneurs ? Toutes nos espérances sont dans les biens à venir. Pourquoi donc vous présentez-vous, si vous ne croyez pas aux Ecritures, si vous ne croyez pas au Christ ? Ce n'est pas moi qui appellerai un tel homme chrétien; à Dieu ne plaise ! Je le déclarerai pire qu'un païen. Comment ? C'est qu'en estimant le Christ Dieu, vous ne croyez pas en lui de cette façon. L'impiété, dans le cas contraire, est conséquente; il n'est pas nécessaire de croire au Christ, dès qu'on n'accepte pas sa divinité. Par exemple, où l'impiété est d'une extrême inconséquence, c'est lorsque, proclamant la divinité du Christ, on déclare indigne de créance le langage qu'il a tenu. L'ivresse, les voluptés, la débauche seules peuvent inspirer ces paroles : «Mangeons et buvons, car nous mourrons demain.» (I Cor 15,32) Ce n'est pas demain; aujourd'hui même, en parlant de la sorte, vous êtes déjà mort. Dites-moi, n'y a-t-il donc aucune différence entre les bêtes de somme, les animaux immondes et nous ? S'il n'y a ni jugement, ni récompense, ni tribunal, pourquoi les dons qui enrichissent la nature humaine, pourquoi la raison, pourquoi cet empire sur toute chose ? pourquoi est-ce nous qui commandons et les créatures qui obéissent ? N'est-ce pas pour nous aveugler sur les dons de Dieu que le diable a recours à toutes ces manœuvres ? Il confond les maîtres et les sujets; semblable à un esclave méchant et misérable qui s'efforcerait de réduire un homme libre à l'état d'abjection que comporte le châtiment. Mais non seulement, à raisonner ainsi, il n'y a plus de jugement, il n'y a plus même de Dieu : il est, en effet, dans les procédés de l'esprit du mal de ne jamais présenter de face ses erreurs; il a recours à des moyens détournés, pour que nous ne nous tenions pas sur nos gardes. S'il n'y a pas de jugement, Dieu n'est plus juste; ceci soit dit humainement parlant; si Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu. S'il n'y a point de Dieu, tout s'évanouit, il n'y a plus ni vice ni vertu. Aucune de ces conséquences, il est vrai, n'est exposée clairement par notre ennemi. Voyez-vous néanmoins le dessein qu'il a en vue ? son but est de nous ravalier du rang des hommes au rang des brutes, au rang même des démons ?

Ne nous laissons pas séduire. Oui, vous serez jugé, malheureux, infortuné que vous êtes ! Je sais bien ce qui vous entraîne à raisonner de la sorte. Vous avez commis bien des péchés, vous avez fait bien des chutes, vous n'avez plus confiance; et vous supposez que les choses se mettront en harmonie avec vos raisonnements. – Au moins, dites-vous, je ne soumettrai pas mon âme à la torture de la crainte de l'enfer : s'il existe, je me persuaderai qu'il n'existe pas; en attendant, je profiterai des plaisirs. – Pourquoi ajouter ainsi les crimes aux crimes ? Si vous avez péché, tout en croyant à l'enfer, vous aurez à subir seulement le châtiment de vos crimes; si, au contraire, vous ajoutez à vos crimes cette impiété, vous aurez à subir et le châtiment de vos fautes et celui de votre raisonnement impie; en sorte que, pour une passagère et insipide consolation, vous serez voué à un éternel supplice. Vous êtes coupable, soit; mais pourquoi exciter les autres à le devenir, en affirmant qu'il n'y a pas d'enfer ? pourquoi tromper les faibles ? pourquoi décourager le peuple ? Si l'on vous écoutait, la confusion régnerait partout : ni les gens de bien ne deviendraient plus zélés, ni les méchants ne deviendraient moins méchants; loin de là. Est-ce que nous obtiendrons plus facilement le pardon de nos propres fautes, en travaillant à perdre les autres ? Le diable, vous le savez, fit tout ce qu'il pouvait en vue de perdre Adam : a-t-il obtenu pour cela miséricorde ? Et son

châtiment n'en a-t-il pas été singulièrement aggravé ? Ce qu'il fait ne tend donc qu'à nous faire punir et pour nos péchés et pour les péchés de nos frères. N'allons pas nous persuader qu'en entraînant le prochain dans notre ruine, nous adoucissions la sentence du juge; nous en augmenterions plutôt la rigueur. Pourquoi nous précipiter tête baissée dans l'abîme ? Laissons à Satan cette fureur. Avez-vous prévariqué, ô homme ? Vous avez un Seigneur miséricordieux : invoquez, suppliez, pleurez, gémissiez, inspirez de l'effroi à vos frères, pressez-les de ne pas tomber dans les mêmes erreurs. Qu'un de vos serviteurs ayant prévariqué dise à son fils : Mon fils, j'ai offensé le maître, efforce-toi de lui être agréable pour ne pas t'exposer à mon sort; – est-ce que vous ne seriez plus indulgent pour ce serviteur ? est-ce que vous ne seriez pas touché et fléchi ? Si, au lieu de s'exprimer de la sorte, il se mettait à dire que le maître ne traite pas ses serviteurs avec justice, que tout, bien et mal, est dans le plus complet désordre, qu'il n'y a pas de reconnaissance dans une pareille maison, vous le maître, que penseriez-vous de lui ? Est-ce que vous ne lui infligeriez pas pour ses propres écarts une peine plus rigoureuse ? Certainement, et avec raison; car dans le premier cas il aura une excuse, quoique bien faible, la passion, et dans l'autre, il n'aura aucune excuse. Si vous ne voulez pas d'autre exemple, suivez au moins celui du riche qui, plongé dans la géhenne, disait : «Père Abraham, envoyez Lazare à mes proches, afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu,» (Lc 16,24) ne pouvant aller lui-même vers eux; au moins, disait-il, qu'ils ne subissent pas mon sort. – Abstenons-nous de ce langage satanique.

6. Alors, répliquerez-vous, si les Gentils nous questionnent, vous ne voulez pas qu'on les tire de leur erreur ? De votre côté, voulez-vous, sous prétexte d'éclairer un Gentil, jeter dans le doute un chrétien, et autoriser cette doctrine de Satan ? Quand, après avoir raisonné vous-même sur un point, vous n'avez pas convaincu votre interlocuteur, vous faites appel à d'autres témoignages. Si vous avez à discuter avec un Gentil, la discussion ne doit pas partir de là. Le Christ est-il Dieu et Fils de Dieu ? demanderez-vous. Ont-ils eux-mêmes d'autres dieux que les démons ? Ce point démontré, tous les autres en découlent naturellement. Inutile de s'occuper des conséquences, si le principe n'est pas posé; si vous n'avez pas appris ce qu'il y a de plus simple, il serait insensé et superflu d'aborder ce qu'il y a de plus élevé. Le Gentil ne croit pas au jugement; il en est sur cette matière où vous en êtes vous-même. Bon nombre de philosophes ont cependant approfondi ce sujet, et, quoiqu'ils l'aient affirmé en séparant le corps de l'âme, ils ont cependant proclamé la réalité d'un jugement. C'est une chose tellement manifeste, que personne ne l'ignore, et que les poètes mêmes et tous les Gentils sont unanimes sur la question du jugement et du tribunal. Ainsi voilà le Gentil qui partage à cet égard la croyance commune, le Juif qui croit fermement à cette vérité, et tout homme également. Pourquoi nous séduire nous-mêmes ? Vous me tenez à moi ce langage; mais que direz-vous à Dieu qui a façonné nos cœurs, qui connaît le fond de nos pensées, qui, possédant la puissance et la vie dans leur plénitude, pénètre plus avant qu'un glaive à double tranchant ?

Parlez-moi en toute vérité; est-ce que vous ne vous condamnez pas vous-même quand vous faites mal ? Y a-t-il un seul homme qui ne se blâme et ne se condamne, toutes les fois qu'il a prévariqué ? Le hasard pourrait-il seul expliquer cette disposition si sage, en vertu de laquelle tout pécheur flétrit ses propres désordres ? Il y a dans cette disposition une évidente sagesse. Vous vous condamnez donc vous-même; et celui qui vous inspire cette pensée laisserait les choses aller indifféremment ! Voici la règle universelle et absolue : Parmi les hommes qui pratiquent la vertu, il n'en est aucun, hérétique même ou Gentil, qui ne croie au jugement. Parmi les hommes adonnés aux vices, sauf un petit nombre, aucun n'accepte le dogme de la résurrection. C'est ce qu'annonçait le Psalmiste en ces termes : «Vos jugements seront ôtés de devant sa face.» (Ps 10,5) Pourquoi ? Parce que ses voies sont souillées en tout temps. «Mangeons et buvons, disaient-ils, car demain nous mourrons.» Voyez-vous à quelles tristes gens convient ce langage ? Ce sont les plaisirs de la table qui inspirent cette négation de la résurrection. L'âme ne peut supporter, non, elle ne supporte pas le jugement de la conscience. Il en est d'elle comme de l'homicide qui, avant de répandre le sang, commence par se demander à lui-même s'il ne sera pas découvert. S'il écoutait sa conscience, il ne mettrait pas aussi promptement ses desseins mauvais à exécution. Cependant il n'ignore pas la sentence; mais il feint de l'ignorer, pour n'être pas torturé par le remords et par la frayeur; sans cela, il serait impuissant à commettre son crime. Ainsi en est-il des pécheurs : ils savent bien que c'est mal de pécher; mais, se roulant quotidiennement dans cette fange, ils ne veulent pas le savoir, encore que leur conscience ne leur dissimule rien.

Mais laissons ces hommes de côté. Il y aura, oui, sûrement il y aura un jugement, il y aura une résurrection, et Dieu ne laissera pas sans rétribution les actions humaines. Je vous

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

en supplie donc, éloignons-nous du vice, attachons-nous à la vertu, afin de recevoir la parole de vérité par le Christ Jésus notre Seigneur. Au surplus, qu'est-il plus aisé d'admettre, la doctrine de la résurrection, ou la doctrine du destin ? Ici tout est injustice, stupidité, cruauté, inhumanité : là il n'y a que justice et sagesse; et pourtant quelques hommes ne veulent pas de cette doctrine ! La cause en est, encore une fois, leur lâcheté; nul homme sage ne refusera de l'admettre. Parmi les Gentils, ceux qui, faisant du plaisir le but théorique et pratique de la vie ont tout borné à la vie présente; mais ceux qui ont eu souci de la vertu, ont repoussé cette doctrine dégradante comme indigne de la raison. Là les Gentils nous offrent ce spectacle, il doit en être de même à propos du dogme de la résurrection. Remarquez, je vous prie, comment le diable en arrive à ces deux fins opposées : pour nous amener à négliger la vertu, et à honorer les démons, il a imaginé la théorie de la fatalité; et il n'en a pas fallu davantage. Quelle justification; quelle excuse pourra faire valoir l'homme qui refuse de croire à une aussi admirable doctrine, et qui se repait de semblables chimères ? N'allez donc pas vous bercer de cette consolation, que la miséricorde ne vous sera pas refusée. Rentrons en nous-mêmes, appliquons-nous à la vertu, vivons sincèrement pour Dieu, par le Christ à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.